FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 15 MAI 1861.

LA RUINE AU DIABLE.

NOUVELLE.

II—Suite

Vous n'entrez jamais venu dans nos montagnes, demanda Jeanne au capitaine André.

—Jamais. Il faut bien croire qu'un site pareil n'existe nulle part, et que Montgilbert n'ait vécu que sur son chétau.

Vous prononcez le nom de ce château avec l'accent même de nos montagnards, reprit en souriant la jeune fille. Du reste, mon père et moi avons fait la remarque, et cela plus d'une fois, que certains mots de la contrée sont dits par vous avec ce même accent, et que plusieurs de vos locutions propres à ce pays vous sont tout-à-fait étrangères, ces locutions, pour la plupart, sont celles des vieilles gens.

Votre mère m'a déjà dit cela ; il est donc avéré que j'ai l'accent montagnard. N'en ai-je pas aussi l'accent du cœur ? ne suis-je pas aussi quelque peu montagnard par le cœur ?

Je le crois, car vous vous plaisez à rendre heureux ceux qui vous entourent, répondit Jeanne avec hésitation.

Prenez garde ! vous allez arriver à un remerciement banal.

Jeanne, qui en effet allait le remercier pour M de Grandval, pour Maurice et pour elle, baissa immédiatement les yeux.

Pendant ce temps étaient redevenus rêveurs et silencieux, lorsqu'un bruit de pas lents et lourds se fit entendre en dehors de l'avenue, derrière les touffes tramantes de chèvre-feuille.

Un homme, qui paraissait assez vieux que ses lectures, se détacha de leur feuillage et s'avança gravement.

Il portait une longue veste en laine blanche, un chapeau mexicain à fond blanc sur son épaule et tenait à sa main un bâton d'alisier. Ce dernier objet mendiants paraissent être pleins de vigueur et légers au âge, et il marchait avec une certaine noblesse. Il abordait sérieusement la route et ne se détournait pas à incliner.

Sa tête était chauve, son front ridé de plis profonds, sa barbe blanche.

Que je bon Dieu vous garde, demoiselle ! dit-il à Jeanne d'une voix forte et vibrante ; que le bon Dieu vous garde aussi, monsieur ! dit-il à André.

Pauvre Lindoux ! reprit la jeune fille, il a un secret oubli de passer au château : je n'ai pas d'argent sur moi.

— Je ne vous demande rien, demoiselle ; répondit le pigeon.

Si j'entre ici, en bourse, y prit une pièce blanche qu'il retint au vieillard.

M'ici.....

Lindoux ne continua pas. La pièce d'argent qu'il avait reçue lui échappa des mains. Son regard, fixé sur le jeune homme, restait fixe. Il paraissait étonné, puis sa figure prit bientôt l'expression de l'effroi. Il ôta son chapeau et cette fois demeura découvert.

Jeanne, qui avait été frappée de sa surprise, examina à son tour le capitaine ; mais elle ne remarqua rien qui put lui expliquer l'émotion du mendiant.

Lorsque nous l'ui dit brusquement André, que semblant impatienter l'attention du vieillard.

Lindoux sursauta et prit lentement la route qui devait le conduire au château. A quelque distance, il quitta ce chemin, et, s'engageant dans un champ de genêts, il se dirigea vers Montgilbert.

Singulier mendiant ! dit alors André. Il reçoit une aumône avec une dignité souveraine et s'abstient de laisser tomber cette dernière sans daigner se baisser pour la ramasser.

— Il n'est pas un pauvre, répondit Jeanne ; sa famille est riche, unie, depuis son retour dans ce pays, il paraît avoir rompu tout à fait avec elle.

Vous me donnez l'envie de connaître l'existence de ce bonhomme, reprit en souriant le capitaine André.

— Mon père vous la dira si vous le désirez.

Ne la savez-vous donc pas, vous, mademoiselle ?

— Vous me naissance, il était déjà libéré ; répondit-elle, et je ne lui jamais su quels événements lui avaient fait quitter ces montagnes.

La curiosité du capitaine était loin d'être satisfaite, et, la conversation étant tombée encore une fois, il suivit des yeux cet étrange personnage.

Le mendiant, assis sur un rocher, observait de loin la jeune homme et la jeune fille. André le montra du geste à Jeanne.

Il le regarde, répondit elle, et, comme je connais sa vie, je crois que je le comprends mieux que vous ses raisons. Quand Lindoux se rendit à Montgilbert, il ne s'arrête jamais en chemin pour se reposer. Il ne prononce jamais un mot avec un accent, et que plusieurs de ses locutions propres à ce pays vous sont tout-à-fait étranges, ces locutions, pour la plupart, sont celles des vieilles gens.

Votre mère m'a déjà dit cela ; il est donc avéré que j'ai l'accent montagnard. N'en ai-je pas aussi l'accent du cœur ? ne suis-je pas aussi quelque peu montagnard par le cœur ?

Je le crois, car vous vous plaisez à rendre heureux ceux qui vous entourent, répondit Jeanne avec hésitation.

Prenez garde ! vous allez arriver à un remerciement banal.

Jeanne, qui en effet allait le remercier pour M de Grandval, pour Maurice et pour elle, baissa immédiatement les yeux.

Pendant ce temps étaient redevenus rêveurs et silencieux, lorsqu'un bruit de pas lents et lourds se fit entendre en dehors de l'avenue, derrière les touffes tramantes de chèvre-feuille.

Un homme, qui paraissait assez vieux que ses lectures, se détacha de leur feuillage et s'avança gravement.

Il portait une longue veste en laine blanche, un chapeau mexicain à fond blanc sur son épaule et tenait à sa main un bâton d'alisier. Ce dernier objet mendiants paraissent être pleins de vigueur et légers au âge, et il marchait avec une certaine noblesse. Il abordait sérieusement la route et ne se détournait pas à incliner.

Sa tête était chauve, son front ridé de plis profonds, sa barbe blanche.

Que je bon Dieu vous garde, demoiselle ! dit-il à Jeanne d'une voix forte et vibrante ; que le bon Dieu vous garde aussi, monsieur ! dit-il à André.

Pauvre Lindoux ! reprit la jeune fille, il a un secret oubli de passer au château : je n'ai pas d'argent sur moi.

— Je ne vous demande rien, demoiselle ; répondit le pigeon.

Si j'entre ici, en bourse, y prit une pièce blanche qu'il retint au vieillard.

M'ici.....

Lindoux ne continua pas. La pièce d'argent qu'il avait reçue lui échappa des mains. Son regard, fixé sur le jeune homme, restait fixe. Il paraissait étonné, puis sa figure prit bientôt l'expression de l'effroi. Il ôta son chapeau et cette fois demeura découvert.

Jeanne, qui avait été frappée de sa surprise, examina à son tour le capitaine ; mais elle ne remarqua rien qui put lui expliquer l'émotion du mendiant.

Lorsque nous l'ui dit brusquement André, que semblant impatienter l'attention du vieillard.

Lindoux sursauta et prit lentement la route qui devait le conduire au château. A quelque distance, il quitta ce chemin, et, s'engageant dans un champ de genêts, il se dirigea vers Montgilbert.

Singulier mendiant ! dit alors André. Il reçoit une aumône avec une dignité souveraine et s'abstient de laisser tomber cette dernière sans daigner se baisser pour la ramasser.

— Il n'est pas un pauvre, répondit Jeanne ; sa famille est riche, unie, depuis son retour dans ce pays, il paraît avoir rompu tout à fait avec elle.

Vous me donnez l'envie de connaître l'existence de ce bonhomme, reprit en souriant le capitaine André.

— Mon père vous la dira si vous le désirez.

Ne la savez-vous donc pas, vous, mademoiselle ?

— Vous me naissance, il était déjà libéré ; répondit-elle, et je ne lui jamais su quels événements lui avaient fait quitter ces montagnes.

La curiosité du capitaine était loin d'être satisfaite, et, la conversation étant tombée encore une fois, il suivit des yeux cet étrange personnage.

Le mendiant, assis sur un rocher, observait de loin la jeune homme et la jeune fille. André le montra du geste à Jeanne.

Il le regarde, répondit elle, et, comme je connais sa vie, je crois que je le comprends mieux que vous ses raisons. Quand Lindoux se rendit à Montgilbert, il ne s'arrête jamais en chemin pour se reposer. Il ne prononce jamais un mot avec un accent, et que plusieurs de ses locutions propres à ce pays vous sont tout-à-fait étrangères